

Maxence Caron

Bloc-notes du mystique  
à l'état sauvage



Les Belles Lettres/essais



Maxence Caron

Bloc-notes du mystique  
à l'état sauvage

*suivi de*

Admonitions inactuelles

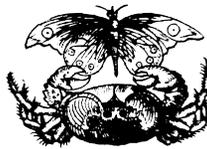
*et de*

Grande oraison vespérale

—

Les Lacunaires

Indices sur quarante-cinq ans d'existence



Les Belles Lettres/*essais*

[www.lesbelleslettres.com](http://www.lesbelleslettres.com)

Retrouvez Les Belles Lettres sur Facebook et Twitter.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© 2024, Société d'édition Les Belles Lettres,  
95, boulevard Raspail, 75006 Paris.

ISBN : 978-2-251-45517-4

Bloc-notes du mystique  
à l'état sauvage



*L'homme doux est aussi homme de glaive.*

Joël IV, 11



## BLASON

*Ton vengeur est venu, ô raison qu'on outrage,  
Il se nomme Maxence et voici son ouvrage.*

*Victoire triomphale et puissance artistique  
libre de servage,  
Tel est, magistral, le Bloc-notes du mystique  
à l'état sauvage.*



*Je suis sublime, vous nierez pas ?  
Et ça que commence !...  
Céline, Féerie pour une autre fois*



## I<sup>e</sup> JOUR

# Raison pourquoi je suis si beau

*L'orgueil humain n'a consisté qu'à se rapetisser par l'individualisme alors que la véritable modestie consiste à se magnifier.*

Saint-Pol-Roux, *La Répétition*

Mes yeux ont touché un plein midi d'indécence incandescence.  
Ils sont au centre de la flamme nouvelle.  
L'histoire est un polypier de tumeurs molles ;  
Elle est nécessiteuse de l'incalculable opération par laquelle pleinement je lui  
apporte la naissance pensante,  
Car d'un long mot radical dont je suis le suffixe moi  
Prêtre, prophète et roi  
J'ai plongé l'histoire au cœur du baptême dont elle était en attente.

Dans la noce altière que célèbre au fond de moi le pôle de la lumière antécédente  
Je vois tout – incessamment  
Et je vois l'impétueux bubon de l'histoire.  
Dans la noce altière que célèbre au fond de moi le pôle de la lumière antécédente  
J'ai vu le cirque coassant et crispé de toutes ces pensées fausses et rincées  
Qui courent et s'entrechoquent au sein de leur monceau  
Au sein de leur dense et rimulaire monceau de ricine.  
Prenant issue de tous les sucus inclus dans l'orage primordial  
J'ai dressé au milieu de mon inouï syllabaire de haubans le mât démesurément  
neuf d'un alphabet de misaine.

\*

J'écrivais il y a peu un ouvrage définitif et capital sur l'essence de l'art : *Situation et Principe de l'art* ; afin de souligner l'appartenance de l'art à la dimension différentiale, il fut publié sous le titre d'un traité *De l'art comme résistance à l'implication politique*. Les aspects du sens de cette œuvre éclairent la portée réelle que doit ou devrait avoir tout Bloc-notes authentique. Car le Bloc-notes, quand il est le mien, n'est évidemment pas un exercice de chroniqueur des circonstances ou de journaliste qui se donne une semaine de recul. Le Bloc-notes n'est pas lié à aucune contingence : mais il est rédacteur d'emblèmes. C'est dire qu'il eût été le même à n'importe quel instant et face à n'importe quel moment.

Ce *Bloc-notes* est dans le temps, mais il est hors du temps.

Il manifeste dans le temps ce qui n'est d'aucun temps.

Il est la manifestation active de la sainte indifférence de qui habite la dimension de la différence antérieure.

Il est la manifestation active de la sainte indifférence qui mène à l'absence absolue d'implication politique ou civile.

Ce *Bloc-notes* est par excellence une terre d'application différentiale.

Il est le lieu où je délasse ma vigueur et la laisse se donner le champ de son éternité.

\*

Le traité *De l'art comme résistance à l'implication politique* a une architecture puissante et que personne n'a vue. Si je ne la dis pas, je doute qu'il existe un œil pour la débusquer avant deux-cents ans. Je voudrais que l'on eût compris un peu cette œuvre, pource qu'il faut goûter combien mon Bloc-notes s'en complète, et de même qu'un manichordion accompagne un chant avec discrétion.

Que dit mon traité sur le Principe de l'art ? Vais-je ici le raconter et le résumer ? Non. Mais je vais montrer l'inédite puissance de sa structure, de sorte que soit visible le sol à partir duquel j'écris des « notes » qui en cohérence font un « bloc » à telle fin d'orchestrale partition.

Le traité sur le Principe de l'art a ceci d'absolument nouveau qu'il contient à la fois l'œuvre d'art elle-même et sa conscience. S'achevant sur un très-long poème intitulé « Le Chant de Solitude », en qui sont inclus tout l'art, toute la musique, toute la littérature, toutes les images et sonorités tendues vers la renaissance dont je suis, l'ouvrage est écrit à partir de la science et de l'art que constitue ce poème final : il est le point haut dont procède le pèlerinage que la conscience accomplit à travers toute l'œuvre. Car dans cette œuvre la conscience est en cheminement : elle accomplit progressivement sa mue en traversant diverses figures, diverses attitudes où s'établit une relation symboliquement majeure et plus ou moins adéquate à l'œuvre d'art et à son Essence. Le cheminement accompli par la conscience

commence bas et s'achève dans la Vérité, se déversant ainsi spontanément dans le Poème depuis le préalable et secret lieu duquel le trajet de cette odyssee est possible.

Ainsi se succèdent cinq chapitres qui représentent les cinq types de relation à l'œuvre d'art et à son Principe – de l'errance de la première de ses relations, à la purification progressive de son rapport à l'art et de sa connaissance du Principe. L'on ne passe pas de la lecture d'une figure à une autre par la contingence de mon goût, mais par la nécessité même du contenu : telle figure de la conscience artistique est particulièrement présentée par tel auteur, musicien ou écrivain, interprète, poète ou théologien, et parfois tout cela en même temps, en même singularité individuelle. À mesure que les contradictions s'expriment au sein d'une figure, la conscience pérégrinante ressent le désir d'aller chercher plus loin la solution de la contradiction qu'elle incarne, jusqu'à ce que cette contradiction se résorbe et que l'unité pleinement accomplie soit obtenue au sein, dans la situation de l'art, d'une relation parfaite avec le Principe et la possibilité même de l'art. L'on ira donc lire quelles sont ces figures que la conscience d'art parcourt avant de découvrir la pleine capacité de sa renaissance et de formuler le poème qui la guide dans la Liberté et la Différence du Chant perpétuel.

\*

Je ne vais évidemment pas énumérer les richesses de cette œuvre performativement parfaite qui se fait miroir exact de l'art dans le moment même qu'elle dit l'essence de l'œuvre de l'art : il faudrait de longs livres pour rendre compte de celui que j'ai mis et donné au monde.

J'ajoute cependant un dernier éclaircissement : le *Traité de l'art* s'ouvre sur un chapitre où est exposée la barbarie des continuelles blessures que le socialisme, dont se constitue inhérentement l'idéologie du monde, inflige à l'intelligence de l'artiste autant qu'à l'existence de l'œuvre d'art. Description de cette « vollandaise houle », ce chapitre est écrit en une langue profondément intense et d'une tonalité particulière, celle d'un poème en prose taillé dans l'fracassable roc d'un rire immense et disquiteur. Par la rieuse autorité de l'altière et aristocratique résistance inhérente à la différence réflexive de l'être d'homme à qui, précisément, l'art est consubstantiel, ce poème initial constitue en creux, en une forme de liberté totalement détachée et toujours déjà victorieuse, le témoignage d'un détachement en lui-même absolu et par là même constamment insurrectionnel. Ce chapitre initial est ainsi la préfiguration et la figure du grand Poème final dont, œuvre d'art prophétique et à venir, la présence est le cœur inconscient et dynamique de la conscience ici décrite en travail.

Il faut bien comprendre que ce *Traité de l'art* est le seul qui, dans la philosophie, contienne en lui-même, à côté de la méditation ontologique sur le Principe de l'art, une œuvre d'art en tant que telle, une œuvre d'art en exercice, et agissant en outre comme son centre invisible et visible.

Cette œuvre d'art est la symphonie même en qui la conscience, dans son cheminement, découvre peu à peu, après avoir été violentée par la basse fortune de la mentalité du monde, le sens et l'essence de l'art en même temps que sa relation authentique à l'œuvre : une œuvre qu'elle parvient ainsi à créer en ce Poème que sa différence réflexive comporte, une œuvre qui inconsciemment la guide quand le Poème n'est pas encore exprimé, une œuvre dont elle déploie ensuite pleinement l'expression une fois guidée par lui et à mesure qu'elle s'est laissée conduire jusqu'à la conscience satisfaisante du Principe de l'art.

\*

Cette structure peut faire penser à celle de la phénoménologie qu'endosse l'esprit hégélien, mais ce serait aller vite que de comparer les deux architectures. Car le savoir final dont Hegel parle comme d'une « science absolue », n'a aucun contenu différentiel : il n'est rien d'autre que l'articulation ordonnée du mouvement du contenu et de son avènement, de son histoire, soit la somme des inadéquations en une totalité seule adéquate. Ce savoir hégélien c'est le contenu tenant lieu de contenant, ainsi que réciproquement ; et le dynamisme du contenu y est son propre principe générateur dont la recollection terminale fait mémoire d'immanence.

Cette structure hégélienne est faible, ainsi que l'a irréversiblement démontré la conclusion de mon ouvrage *Être et identité*. Inutile de détailler exorbitamment ici cette réfutation : qu'on aille donc lire, et compléter ici par la lecture des pages idoines de *La Vérité captive*. Fameux livre *La Vérité captive* !

En conséquence, je dirai « seulement » ceci : l'hégélienne dynamique du contenu est présupposément ancrée dans l'immanence et sa recollection finale est précisément ce constat, qui ne produit donc aucune forme et se replie sur le mouvement indéfini de cette immanence. Mais dans le cheminement de la conscience différentielle d'art, le mouvement est rendu possible par la consistance propre et la réalité diaphorématique de ce qui ne se confond nullement avec le contenu et peut ainsi lui transmettre véritablement la Différence de sa présence, la diaphoricité de sa consistance, afin que ce contenu, la conscience, soit la possible réflexivité établissant l'évolutivité de sa relation de pleine distance avec le monde, puis la restitution distanciée de celui-ci et de sa source au sein de l'art. Entre ma démarche et la superficialité de la phénoménologie de Hegel il y a donc cet abîme que dresse la distinction majeure qu'apporte avec soi un réel principe de

possibilisation de la dynamique pérégrinante : ce principe, la phénoménologie de Hegel ne le découvre jamais ; elle pose cette dynamique comme un axiome du fait de son émotive dévotion envers la mobilité de l'immanence – dévotion caractéristique de tout immanentisme. Aussi n'ouvre-t-elle sur la consistance d'aucun espace poétique, c'est-à-dire d'aucun espace de renaissance créatrice dont on pût voir la diaphoricité comme principe possibilisateur de la croissance de la conscience en cheminement vers la connaissance de sa relation à soi, à l'émotion et au monde, au Sens, au Logos et à l'Art. La conscience hégélienne arrive à sa fin en quérant un savoir qui consiste à présenter une exoine au tribunal de la Différence pleinement consistante comme à toute grandeur, et à croquevriller en rond dans le retour à la mobilité en relève.

Notre traité sur la *Situation* et le *Principe de l'art* est une symphonique partition dont l'architecture millimétrée et magistrale, puissamment délicate, montrant une philosophie de l'art puis l'œuvre d'art qui rend possible son discours autant que la Présence qui rend possible tout discours – n'avait jamais été conçue par l'Histoire. Je ne m'étonnerai évidemment pas si cette symphonie d'art et de philosophie, en dépit des quelques indices ici délivrés, n'est pas comprise de mon vivant. Quand on voit de quelle faciende est le lecteur...

Le problème du lecteur est cette obsession dont il se coiffe, cette manie de vouloir et d'entretenir l'idée d'écrire quand il n'a pas le moindre talent mais uniquement des motivations résolument narcissiques. Il ne sait même pas de quoi il se raconte ici l'histoire. Et cela n'a que l'inconvénient de le rendre flasque à lire ce qui doit être lu.

\*

Il me fallait préciser cette affaire. Car aucune œuvre n'est à l'abri des falsifications dont s'inspire la calomnie, ou pire : l'incompétence.

« Vous dégagez une autorité naturelle, brillante et pacifiée qui est la marque du génie », m'écrivait Marc Fumaroli un an avant sa mort. Il a probablement raison, ou pas : qu'importe. Ce qu'il m'écrivit, quelques admirables me l'ont dit qui font nombre ; mais tandis que certains s'en réjouissent, d'autres en sont littéralement malades. La calomnie est là – et l'incompétence bien évidemment.

Il fallait donc bien que moi-même je précisasse ces quelques choses.

\*

Quoi qu'il dise ainsi sur le monde, le Bloc-notes tel qu'il est écrit par le diaphorématique transcendantal en qui ma conscience conste, est œuvre

intemporelle taillée dans l'éternité; il est œuvre de résistance à toute implication civile, il est manifestation de la différence réflexive même, manifestation continue de l'inhérente absence à toute implication.

\*

Max Weber écrivait il y a cent ans: « Nous sommes pris dans un processus gigantesque, mais qui sait si à la fin, en dépit des spécialistes sans vision et des voluptueux sans cœur, ne surgira pas un prophète entièrement nouveau qui portera une puissante renaissance de penser. »

À présent que le Système antéréel et diaphorématique transcendantal est achevé et que la renaissance a été ouverte par ma main, dès là que l'Esprit Saint et moi-même avons refait l'entendement humain, cette préoccupation trouve sa paix et son désir est accompli.

Sur ordre de Dieu je me lève, je monte et j'observe.  
Ce pourquoi je suis si beau : pour Lui.

## II<sup>e</sup> JOUR

# Psychopathologie de l'athéisme

*Le Seigneur Dieu m'a donné la parole pour que,  
d'un mot, je sache soutenir celui qui est épuisé.*

Isaïe L, 4

Qu'avec le charisme d'un bigorneau sans iode le premier d'entre les blêches puisse prononcer le Nom Sacré, que le premier venu puisse penser Dieu, voilà qui manifeste entre le contenant minuscule (l'homme) et le contenu infini (Dieu), une différence considérable, une obimbrication miraculeuse. Il y a là une différence tellement immense que le barycentre fondateur de cette relation ne saurait se trouver du côté de l'homme : c'est loi de rigoureuse géométrie. Les principes du *mos geometricus* ne suffisent cependant point au sens commun, qui a pour précis défaut d'être commun. Et c'est dans le relâchement, l'incertitude et l'approximation que se forge le dogmatisme du boniment athée.

Essentiellement affectif, l'athéisme est le cadre permettant à un délabrement moral de justifier sa zone de confort et de poser, dans le grand vide présupposé, telle norme subjective comme légitime. L'athéisme naît d'une répugnante déception : celle de ne pouvoir changer l'Absolu (l'Absolu n'est soumis à rien, c'est pourquoi il s'appelle l'Absolu), celle de ne pouvoir en faire ce qu'on veut. L'athée ne pouvant faire Dieu à son image, il prend dès lors le parti d'affirmer, quand même, que Dieu est à l'image de l'homme, ce qui lui permet de proférer l'essai d'une dévalorisation générale du divin et de la présence divine afin d'instaurer ainsi la relativité universelle et de répandre le système des idoles.

Ces idoles sont chacune la métaphore d'une passion : par ce moyen l'athéisme établit le communautarisme des désirs individuels. Au milieu du torrent des multiples passions idolâtres qui font autant de comités de défense de chaque

pulsion, ce qui intéresse l'athée est de trouver une place à la passion qui le possède. « Leur dieu c'est leur ventre et ils mettent leur gloire dans ce qui fait leur honte. » (Ph III, 19) L'athée veut qu'une place soit accordée à la passion qui le possède et que l'énergumène préfère à la Vérité. « Il n'y a pas d'athées, il n'y a que des idolâtres, car l'athée reporte sur n'importe quoi d'autre que Dieu son indestructible notion de Dieu » : ainsi parle Origène contre Celse.

\*

Aussi est-ce à ton insu que tu sais. Et s'il n'en était pas ainsi tu ne saurais pas même parler.

Lorsqu'un homme dit en effet quelque chose, et quoi que ce soit, lorsqu'il parle quotidiennement, il ne peut s'empêcher de dire Dieu – et simultanément le sait, en doute, s'en doute et ne s'en doute pas. Tu dis de la sorte telle chose (anodine ou sublime) mais, que ce soit pour dire l'heure, ton avis ou tes soupçons, ta parole juge d'une situation, elle pose une vérité, elle affirme. La parole est positive quand même ce fût pour nier sa propre valeur. Même se taire, pour elle, est affirmer quelque chose : c'est parfois trop en dire. La parole est une affirmation, et à l'origine *adfirmatio* signifie garantie. Quand tu affirmes effectivement telle proposition, tu affirmes, par le fait même, tout ce qui garantit l'absolu de ton affirmation. Or il n'y a qu'une réalité dont la présence fonde et garantit la possibilité de l'absolu qu'implique ta parole et son *adfirmatio*, c'est la réalité de la présence de Dieu. Sans elle tu n'aurais pas même les mots pour mettre en cause son existence. Dieu se montre ainsi à la racine du langage et son existence se prend du sens même de toute affirmation vivante.

Apprenons-le aux psychanalystes : il y a un inconscient mais par le dessus : Dieu. Il est l'Un conscient dont dépendent les discours du vieux monde moderne sur l'inconscient : quand la psychanalyse brandit la culasse comme origine du monde, son discours n'est possible que dans le cadre de l'Absolu dont la précedence non-consciente constitue toute parole. La réalité de Dieu excède et fonde la mienne jusqu'au cœur de l'acte d'énonciation. Dieu est pleine présence en la possibilité de chacune de nos phrases, quand même celles-ci se voulaient athées.

C'est ainsi, malgré qu'en ait la mesquinerie nombreuse des gougnafiers particulières.

\*

Si Dieu est mort, plus rien n'est permis.

\*

La réalité de Dieu excède et rend possible la tienne jusqu'au cœur même de l'énonciation. Dieu est pleine présence en la possibilité de chacune de tes phrases. Pour ta dignité même comme pour celle de tes propos, il te faut donc veiller que leur contenu ne soit pas excessivement dissocié de ce qui les rend ontologiquement possibles – qu'il ne soit pas disjoint de Celui qui te donne la parole.

C'est toi que tu souilles en consentant à l'insensé : revêtu du Verbe à chaque fois que tu prends la parole qu'Il te donne et dont tu es précédé, tu te dénatures en t'acceptant comme ce mal-chéant qui, banal parmi les triviaux, proclame au milieu de la masse des identiques un athéisme de plus. Te voici ainsi tout épars dans le divers des foules acéphales. Tu te dénatures lorsque sans égards pour la liberté qu'elle contredit tu dis ton idéologie de suffoquant stupéfait : Ne te vois-tu pas ressemblant à un maniaque qui, ne supportant pas l'insaisissable précédence de l'immense, et pour que ses rognures devinssent des valeurs, voudrait raboter tout l'espace infini en passant chaque pan des cieux à la stritoire ? Tu t'avilis lorsqu'avec un visage mérétricien, loin de ton commencement, et sans amour pour la liberté en qui seule tu la peux prononcer, tu gaillonnes entre tes dents une opinion déchaussée.

\*

« L'absurde proposition d'enfermer l'individu sous un globe...

L'absolue réfrigération qui caractérise une attitude de cet ordre touche à la représentation sadique des dieux. » (Tzara)

\*

À la suite de Lacan, certains psychologues ont estimé que l'inconscient était structuré comme un langage. Or il l'est à ce point par une Parole antécédente et souveraine, que leur proposition trouve sa vérité en connaissant que le langage est structuré par l'Un conscient qui, en nous, est véritablement l'inconscient.

Le personnage dont Dostoïevski décrit dans *Crime et châtiment* l'ombrageuse formation dialectique, ce personnage est un paradigme qu'il faut apprendre à penser ici pour la première fois. Son nom : Raskolnikov. Le nom Raskolnikov signifie l'homme déchiré, blessé, fissuré, l'homme porteur d'un schisme capital. Faisant l'expérience de la différence que l'homme porte en soi, Raskolnikov s'endurcit en un refus de rendre grâce à la source de cette grâce ; il s'endurcit dans l'athéisme, et la déchirure s'installe entre l'essence qu'il comporte et le projet idiosyncratique que porte le détournement de cette essence, c'est-à-dire le fait de la pervertir. Raskolnikov est déchiré, Raskolnikov est fissuré, Raskolnikov est parcouru par un schisme faisant le départ entre la vocation native qui est à la source de sa liberté, et le choix que de

cette source de soi fait sa liberté. « Raskolnikov était malade de cette déchirure », écrit ainsi Dostoïevski en un jeu de mots dans sa langue, et *Crime et châtiment* est le roman de l'évolution de cette scission elle-même qui donne son nom au personnage central. Ce personnage se caractérise et caractérise le roman par le travail qu'opère en lui l'inconscient, mais cet inconscient n'est pas celui, pansexué, des psychologues phallomanes, marâtrophiles et matromorphéastes : cet inconscient est ici tissé par l'Absolu et par l'aimantation rédemptrice que Dieu, attirant irrésistiblement à Lui, opère dans le secret, surconsciemment et inconsciemment.

La structure mentale, existentielle, logique, psychologique, la structure du langage, du corps et de l'amour étant dirigée dans le silence par la Présence de Dieu, par Dieu toujours déjà là et auquel sans le savoir, en sa possibilité, veille de tout son être le cœur de l'homme, le personnage de Raskolnikov, autrement dit le caractère de la déchirure ou du décalage entre ce dont l'homme est constitué et ce qu'il en fait, se voit réduit et sa plaie refermée par un travail inconscient de guérison au cours duquel le langage lui-même ne supportera pas de ne pas manifester ce qu'il comporte : le Logos. De manière certes incompréhensible, Raskolnikov, qui a pourtant préparé son crime et prévu sa couverture, qui a répété ses arguments et calculé ses argumentaires, ne parvient pas à contenir la vérité à la lisière de laquelle se joue l'énonciation de ses mensonges. Ce ne sont pas des lapsus mais ses désirs qui le mènent à donner des indices aux autorités, puis à leur montrer la vérité. Car il lui était insupportable, lors même qu'il établissait contre les faux-semblants une doctrine de l'affirmation totale de l'individualité en propre, c'est-à-dire une doctrine dont le fond était la reconnaissance de l'affirmation en tant que telle (quel que soit le folklore dont Raskolnikov encombrait la valorisation de cette affirmation comme telle), il lui était insupportable de refouler non pas un Surmoi moral cherchant à se frayer la voie d'une expression : un tel Surmoi aurait en effet fonctionné par symboles, par « actes manqués », et autres trahisons subjectives immaîtrisées, alors que Raskolnikov, au contraire, livre toujours les choses avec clarté et sans détours, au point de troubler l'inspecteur qui cherche un sens caché là où tout est donné d'évidence – alors que Raskolnikov va en ligne droite vers l'abolition de tout mensonge. Il lui était insupportable de refouler non pas un Surmoi moral cherchant à se frayer un chemin, mais de refouler ce dont la parole elle-même est tissée, l'affirmation dont la parole est faite, l'affirmation en qui a sens le sens de la parole : et cette affirmation affirme en elle-même ce qui garantit sa forme et son sens, la parole pose toujours ce qui garantit l'absolu de son affirmation – c'est la conclusion à laquelle ne cesse de conduire le roman de Dostoïevski.

Toute affirmation affirme en soi ce qui garantit sa forme et son sens ; toute parole pose avec soi ce qui garantit l'absolu de son affirmation : Raskolnikov ne le sait pas, mais il en fait l'épreuve, et cette épreuve c'est le contenu du roman lui-même.

À mesure qu'il se dérobe, Raskolnikov éprouve à chaque mensonge le sens même de la parole, et la déchirure entre le sens divin de l'énonciation et le contenu, mauvais, de l'énoncé. Cette déchirure que fait la liberté dans le tissu de la parole est plus insupportable à Raskolnikov que la perspective du bain, tant elle est une déchirure radicale de l'être même au fond de lui, et donc une négation de sa propre personnalité. Celle-ci donc vacille : elle se trouve constamment proche de la folie, du fait même de la contradiction que Raskolnikov essaie dans un premier temps de porter puis, dans un second, de faire porter à la grâce que l'être d'homme porte en lui – il se lie alors au personnage de Sonia qui est le symbole extérieur d'une solution victorieuse.

Mais c'est en laissant la vérité de l'énoncé à la Vérité source de l'énonciation, que Raskolnikov trouvera à se sauver de la négation ontologique profonde que comporte le crime corrélé à son athéisme. Une fois occupé à purger sa peine dans l'épilogue du roman, une fois au cœur du châtement, une fois donc qu'a été manifesté que la Vérité a été préférée, un chemin de rédemption sera possible dont le premier pas aura été accompli par la jonction de la parole à soi-même, la jonction de la parole à ce qu'elle comporte. La Présence de Dieu comme inconscient atteint ici à un tel niveau de science, que tout le travail de la « psychologie » semble avoir été l'œuvre rabougrie d'enfants tordus, une œuvre qu'on laisse aux autres et faite par des gamins laiderons qu'on n'aimerait guère avoir pour fils.

\*

« On croit en Dieu sans le savoir, même en prétendant croire à toute autre chose, à tout le contraire.

Ne croire à rien c'est croire à quelque chose qui n'existe pas. » (Saint-Pol-Roux, *Genèses*)

\*

On avança naguère la notion de « surréalité ». C'était n'avoir pas vu la présence de l'antérealité.

L'antérealité de la Vérité enfante constamment le discours dans son dos.

Étant la source de toute parole, il est à la racine de la possibilité même des discours qui, se déroulant en son inévacuable contenant pour en médire comme contenu, s'entêtent d'autant plus à le refuser qu'ils ne peuvent le réfuter.

L'Absolu est l'inconscient seul et radical, dont dépend tout discours sur l'inconscient qui irait ailleurs en chercher la structure : quand la psychanalyse plonge au fond de la sous-ventrière pour brandir la culasse comme origine du

monde, le discours même de la psychanalyse n'est possible que dans le cadre de l'Absolu dont l'inconscient et l'Un conscient rendent possible toute parole.

Il y a certes un inconscient, mais par le dessus, et sans qui fût impossible d'articuler le moindre mot ni, par conséquence, de parler des doctrines pansexuelles dans quoi la psychologie du vieux monde moderne connecte pour soi et entre eux les éléments de son rêve éveillé. Tout discours qui ne revient pas à la surconscience de l'inconscient logique, de l'Un conscient Logos, à la présence du Logos à même et avant même la phrase, n'est que le dogmatisme d'un rêve qui prend pour une absence de somnambulisme les fragments de satisfaction que, dans la dissociation, lui procurent ses mirages cohérents.

\*

Sainte Thérèse d'Avila : « Chacun de nous a la conscience, mais nous n'avons pas compris le grand secret qui est en elle. » (*Le Château intérieur*, VII, 1)

\*

Tels sont athées parce qu'ils ne voient pas Dieu. Ils ne comprennent pas que, ne revêtant pas la structure des objets qui dépendent de lui, Dieu n'est pas plus invisible que visible : il est la lumière créée sans qui n'est nul regard. Faut-il classer la lumière dans l'ordre du visible ou de l'invisible ? On ferait erreur dans les deux cas. Elle est d'un autre ordre dont dépendent le visible et l'invisible. Mais ils sont nombreux ceux qui veulent envisager Dieu comme une réalité courante, comme un objet, ceux qui veulent disposer de lui : en vérité si l'on peut disposer de Dieu ce n'est pas Dieu. Qui voudrait d'un Absolu qui ne fût pas l'Absolu ? L'Absolu établit une relation avec l'homme mais il est absolument libre du caprice de l'homme. Nombreux sont ceux qui regardent Dieu comme ils regarderaient une vache : ils veulent aimer Dieu comme ils aiment une vache, pour son lait, pour sa viande, et dans les bornes de leurs tripes. Leur pensée va donc de la viande à la viande en passant par le lactose, et ça se prononce sur l'existence de Dieu, et ça donne des leçons de métaphysique... Ainsi finissent athées ceux qui commencent non pas par la recherche d'une connaissance de Dieu selon Lui-même, mais seulement selon eux-mêmes. Finissent athées ceux qui ont aimé Dieu sous condition et pour la réussite de leur vie minuscule. Si Dieu ne s'inscrit pas dans le cercle nanisé de leurs désirs, ces gens inexistantes disent que Dieu n'existe pas. Ils cherchaient une vache.

\*

« Vivre c'est tout recevoir de Dieu et l'en remercier. » (Franciscus PP, 30 décembre 2020)

